

Snake Eyes

Les rituels qui accompagnent inévitablement l'attribution du prix Goncourt relèvent d'une mise en scène rigide où s'exprime le chauvinisme français représenté par la fine fleur des lettres françaises¹. Pourtant, la consternation parisienne n'était pas bien grande lorsqu'en novembre dernier l'on apprit que le jury avait choisi de couronner *Trois jours chez ma mère* du Belge François Weyergans, plutôt que *La possibilité d'une île* de l'enfant prodige français Michel Houellebecq.

Weyergans, qui n'aime pas « mêler les passeports à la création artistique » se situe plus du côté français que du côté belge. Sur ce point, même la presse belge est unanime. Né en 1941 à Bruxelles d'un père belge et d'une mère française, il entame des études en langues romanes qu'il va bien vite abandonner pour se vouer au cinéma, à Paris, où il réside depuis plus de quarante ans. Il commence à écrire dès la fin des années soixante et en 1973 paraît son premier roman, *Le Pitre*, qui obtient le prix Roger Nimier. D'autres romans, tel *Macaire le Copte* (1981), ne passent pas sous silence dans les milieux littéraires, mais ce n'est qu'avec *Franz et François* (1997), couronné par le Grand Prix de la Langue française, que le grand public fait la connaissance de Weyergans. Ses livres fourmillent de références typiquement françaises (dans *Trois jours chez ma mère*, il cite par exemple Descartes, Léon Bloy, Littré, Molière, l'Académie française, etc.), au point que ce roman paraît indirectement destiné à un public français, raison aussi pour laquelle une traduction néerlandaise ne verra pas le jour².

Pourtant, le débat identitaire est plus complexe qu'il ne paraît. En général, le regard de Weyergans n'est pas linéaire, mais double, de sorte que les enjeux identitaires et littéraires s'articulent presque toujours autour de deux (ou plusieurs) pôles qui rendent un choix impossible. Ci-dessous, nous présentons trois exemples de ces tensions.

(1) En observant la structure interne de plusieurs de ses livres et notamment *Trois jours chez ma mère*, on constate que l'identité monolithique (française) de Weyergans s'effrite petit à petit. Je me permets au moins de *considérer* ici quelques passerelles entre sa personne et le livre, vu qu'il avoue lui-même enchaîner çà et là des fragments autobiographiques, des « biographèmes »³. Le personnage principal, François Weyergraf, se met à écrire un livre, intitulé *Trois jours chez ma mère*, dans lequel François Graffenberg écrira aussi un livre sur

¹ J'aimerais exprimer ici ma vive reconnaissance envers le professeur L. D'hulst pour ses remarques perspicaces et sa relecture attentive.

² Un seul livre a été traduit en néerlandais, *Macarius de Kopt*, édité chez Manteau (1986).

³ Le terme est de Roland Barthes, qui le définit comme suit dans *Sade, Fourier, Loyola* : « Si j'étais écrivain et mort, comme j'aimerais que ma vie se réduisît, par les soins d'un biographe amical et désinvolte, à quelques détails, à quelques goûts, à quelques inflexions, disons des "biographèmes" dont la distinction et la mobilité pourraient voyager hors de tout destin et venir toucher, à la manière des atomes épicuriens, quelque corps futur, promis à la même dispersion ; une vie "trouée", en somme » (Œuvres complètes, 1995-1996, p. 1045).

François Weyerstein qui, lui aussi, se met à écrire *Trois jours chez ma mère*: une multiplication de *mises en abyme* (technique déjà présente de façon moins raffinée dans *Je suis écrivain*, 1989) qui rappellent la figure de l'Aleph borgésien. L'alternance des répétitions littérales (pensons aux trois demandes en mariage identiques « M'épouseriez-vous ? ») suscite la question suivante : est-ce que les personnages principaux diffèrent bel et bien ou se rejoignent-ils dans un seul et même référent ? La question est indécidable⁴. Ces gestes adamiques successifs nient en tout cas l'existence d'une identité stable (française, belge ou autre), conférant au contraire à celle-ci une portée mythique. Au demeurant, ce processus d'identification est d'autant plus difficile lorsqu'il s'agit de l'identité belge : celui qui veut l'entreprendre est privé de repères car l'idée même d'une Belgique unifiée est un véritable leurre, selon Weyergans.

(2) Le style de Weyergans oscille entre un langage littéraire, abstrait, voire scientifique et un parler très concret, populaire, même grossier – le procédé se retrouve d'ailleurs aussi chez Houellebecq. Le contraste entre les deux registres s'accroît lorsqu'on trouve à la même page un paragraphe sur Heidegger et un autre sur *Caramba! It's the samba!* de Peggy Lee. Ou encore : « Kant n'était pas homme à se laisser impressionner par une absence de soutien-gorge [...] » (p. 79), comme si Weyergans se plaisait à ironiser tout discours à vocation scientifique ou littéraire.

(3) Ces dualités affectent profondément l'idée de vérité qui, elle, est tout le temps remise en question. Les différents niveaux de la narration s'enchevêtrent si bien que le lecteur, tout comme le narrateur, ne sait pas ce qui est réalité et ce qui est fiction : « il y a des moments où je crois que le réel, c'est ce que j'invente au fur et à mesure que j'écris » (p. 107). En effet, le thème même du livre est une *mise en abyme* puisque ce dernier relate sa propre genèse et admet un regard dans la « salle de montage » (p. 94) de l'écrivain. Ce qui montre inévitablement sa facticité, en dépit de la spontanéité et de la sincérité de la part de l'écrivain qui montre pas à pas tous les possibles narratifs, comme « les sentiers qui bifurquent » de Borges. Ces rues transversales prennent la forme de digressions que Weyergans promeut en véritables figures de style. Dans *Je suis écrivain* déjà, il plaide pour l'emploi de la digression qui fait preuve d'une liberté de penser et qui « signale qu'on ne supporte pas qu'il y ait un seul Dieu [...] » (p.30). Il y en a plusieurs et on ne peut choisir. L'amalgame de digressions ressemble parfois à une sorte d'écriture automatique ou au témoignage libre d'un patient sur le divan. D'ailleurs, la psychanalyse est un des thèmes récurrents de l'écriture de Weyergans. Ayant suivi une thérapie chez Lacan (Zscharnack dans *Trois jours ?*), Weyergans en connaît tous les tenants et aboutissants, mais les références à la psychanalyse (« cet univers-là, mi-Apocalypse, mi-Foire du Trône », p. 145) sont toujours négatives ou ironiques. Et pourtant. L'on ne peut nier que Weyergans ne cesse de parler de thèmes psychanalytiques comme la sexualité, la mère, le père, etc. : ils ont tous partie liée avec le processus de formation identitaire et prouvent donc qu'il est, somme toute, un écrivain nomadique, sans lieu fixe,

⁴ Par exemple : Weyergans a ouvertement affirmé que la mère dans le livre est la sienne, tandis qu'on lit à la page 75 : « J'ai besoin de créer un personnage de femme âgée, une mère fictive qui sera celle du narrateur et non la mienne. » Autre exemple : malgré les correspondances flagrantes entre Weyergans et son personnage, il nuance : « Des lecteurs, des gens que je n'ai jamais vus, à qui je n'ai jamais parlé, viendraient me dire : "La pierre, c'est vous, n'est-ce pas ?" On croit toujours que c'est moi dans mes livres » (p. 131, c'est moi qui souligne).

incapable de choisir entre les pôles traités ci-dessus. Bref, Weyergans est bel et bien un écrivain belge.

Revenons à la métaphore du film. Cinéaste avant de devenir écrivain, Weyergans a élaboré un véritable « scénario » (p. 244) dans *Trois jours chez ma mère* : la forme en est impressionnante mais le contenu laisse souvent à désirer. On le compare souvent à Woody Allen, mais on peut songer autant à Brian De Palma. Le titre de *Snake Eyes* renvoie au coup de dés de deux fois un dans le casino. De même, Weyergans (se) perd (dans) son propre jeu formel dans lequel il s’amuse à mêler le vrai et le faux : *Snake Eyes. Passe, impair et manque*.

Francis Mus

Bibliographie sommaire des œuvres de François Weyergans

Le Pitre, Gallimard, 1973.
Berlin mercredi, Balland, 1979.
Les figurants, Balland, 1979.
Macaire Le Copte, Gallimard 1981.
Le radeau de la Méduse, Gallimard, 1983.
La vie d'un bébé, Gallimard, 1986.
Françaises, Français, Gallimard, 1988.
Je suis écrivain, Gallimard, 1989.
Rire et pleurer, Grasset, 1990.
La démence du boxeur, Grasset, 1992.
Franz et François, Grasset, 1997.
Trois jours chez ma mère, Grasset, 2005.
Salomé, Léo Scheer, 2005.

Pour une bibliographie détaillée, voir l’ouvrage de J. Pacque, *François Weyergans*, Éditions Luce Wilquin, 2005.